

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. VILLARS

Il n'est nuit si profonde qu'une  
bonne pensée ne puisse illuminer

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 173-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

IL N'EST NUIT SI PROFONDE QU'UNE  
BONNE PENSÉE  
NE PUISSE ILLUMINER

Mes amis,

*(Suite et fin)*

Quand donc, ces pauvres victimes du doute, verront au milieu des ténèbres qui les entourent, la brillante étoile de la vérité, quand, en même temps qu'une bonne pensée viendra à leur rencontre, à travers la nuit épaisse, une main amie se tendra vers elles, pour les retirer du gouffre de l'ignorance et de l'incertitude, croyez-vous que cette bonne pensée restera sans fruit ? Croyez-vous qu'elle n'illuminera pas ces ténèbres ? Croyez-vous qu'elles ne répondraient pas par un cri de joie, ces âmes qui, au milieu de leurs tourments s'écriaient :

« Ange de l'Espérance,  
Sur mon cœur, en partant, viens encore te poser,  
O donne-moi ta paix et ton dernier baiser.

Viens à moi. Je suis jeune, et j'aime encor la vie  
Intercède pour moi, demande si les cieux  
Ont une goutte d'eau pour une âme flétrie. » (Franc)

Musset, le triste Musset a le même accent :

« Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes.  
Toujours des pieds poudreux, et la sueur au front,  
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes.  
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.

Vous le voyez, toutes ces plaintes se ressemblent, parce qu'elles partent d'âmes qui soutirent du même mal ; mais je vous l'ai dit et vous le répète, ce mal est guérissable, chers amis, il suffit souvent d'une bonne pensée pour obtenir cette guérison. L'histoire est là pour le prouver. Reportez-vous à l'époque de l'antiquité païenne, où, pendant quarante siècles, l'homme a été livré à lui-même. Quel gâchis ! Qu'avait-il fait de la terre ? Il en avait fait un temple d'idoles, où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Un marché d'esclaves, exploité par quelques milliers d'hommes libres. Un antre de corruption et d'infamie, où régnaient souverainement l'infanticide, l'adultère et la polygamie. La terre n'était plus qu'un immense cloaque où la boue se mêlait avec le sang, où les crimes n'avaient plus de nom, tant ils étaient devenus monstrueux.. Et, remarquez, mes amis, que les savants, les lettrés, les philosophes, ceux que nous admirons maintenant comme des génies, et dont nous étudions les chefs-d'œuvre, ne valaient guère mieux que les autres. Platon enseignait que la promiscuité est l'idéal d'une société bien faite, — que l'infanticide est commandé par la raison d'Etat. — Aristote déclarait que la nature veut qu'il y ait des esclaves, et que l'esclave n'est qu'un instrument vivant, un outil animé, une chose, une espèce d'être intermédiaire entre l'homme et la bête. — Platon, Cicéron, Sénèque, Pline, tantôt nient, tantôt affirment l'immortalité. « Que croire, dit Montaigne, en voyant ce tintamarre de cervelles philosophiques ? » Le naturaliste Pline concluait : « que la seule chose certaine, c'est que rien n'est certain. »

C'est dans ce déplorable état de choses, que se trouvait le monde, lorsque le Verbe se fit chair ; lorsque surgit la bonne pensée que de pauvres pêcheurs allaient porter dans les régions les plus lointaines, où l'intelligence était ensevelie dans une nuit profonde. Et cette bonne pensée a accompli la révolution la plus grande, la plus heureuse que soixante siècles aient encore montrée au monde, car elle a illuminé la nuit, et de ce cloaque infâme, sortit un monde nouveau, le monde chrétien qui, depuis deux mille ans bientôt, a donné au genre humain, l'exemple d'une vie pure, d'une vie sainte. Voilà, chers amis, l'œuvre d'une bonne pensée ! Et cette œuvre s'est renouvelée depuis, dans le cours des siècles, et elle s'accomplit encore aujourd'hui, partout où il y a des hommes de cœur, des hommes qui aiment les âmes, et qui se dévouent pour elles.

Je pourrais en appeler à votre expérience personnelle. N'en est-il pas parmi nous, qui ont connu cette nuit, qui s'appelle l'ignorance, l'incertitude ou les fausses idées ; cette nuit, assurément, n'aura été que relative, je le veux bien, mais enfin, elle a existé. Grâce à la bonne pensée qui, sous la forme d'une excellente parole, d'une poignée de main, d'une lecture, nous est venue, soit de la part d'un père, d'une mère, d'un ami, d'un confesseur, grâce à cette bonne pensée, dis-je, nos ténèbres ont été dissipées, et le soleil de la vérité catholique nous inonde de ses rayons. Je n'insiste pas davantage sur cet argument ; il ressort assez clairement de ce qui précède, qu'une bonne pensée peut illuminer la nuit la plus profonde.

Chers amis, si telle est la puissance d'une bonne pensée, cette pensée n'arrivera cependant pas toute seule aux cœurs de ceux qu'elle doit éclairer. Toute pensée, toute idée, pour vivre et faire son œuvre, doit s'incarner dans une institution extérieure et visible. Chacune des grandes idées, particulièrement nécessaires à la marche de l'humanité, doit prendre une forme sociale. L'idée de force, se

réalise dans une armée, avec des chefs qui commandent. L'idée d'instruction, se réalise dans un lycée, dans une université, avec des professeurs qui enseignent. L'idée de justice se réalise dans une magistrature, avec des jurisconsultes qui interprètent les lois. De même, l'idée de vérité se réalise dans l'Eglise catholique, mais elle doit aussi se réaliser dans nous, chers amis, parce que nous sommes les champions de la vérité, étant des étudiants catholiques.

Et, laissez-moi vous le dire, mes amis, il y a ici un double devoir qui s'impose à chacun de nous, pour la raison toute simple, que nous formons, pour ainsi dire, une sorte d'aristocratie des intelligences :

C'est, d'abord, le devoir de la préparation intellectuelle, puis le devoir de l'apostolat.

Je ne veux pas discuter devant vous, la nécessité de la préparation intellectuelle, tous, vous la comprenez, puisque je vous vois sur les bancs du collège. Je ne vous dirai qu'un mot : Acquérons des connaissances, des idées, le plus possible ; « elles sont le pain de l'intelligence. » Le conseil est de saint Thomas d'Aquin : « entassez dans votre esprit, dit-il, le plus de connaissances possible ». Nous devons voir clair, pour nous, et pour ceux que nous avons mission d'éclairer. Il y a dans l'esprit de nos contemporains, tant de doutes et tant d'objections : à nous de les dissiper. Quelle impression désastreuse nous ferions à ces pauvres affamés de vérité, qui viennent nous demander la lumière, si nous ne pouvons pas la leur donner ou si nous ne la leur donnons qu'imparfaitement. Ils s'en vont, le doute plus enfoncé dans l'âme, et peut-être sommes-nous la cause de l'éloignement définitif de ces intelligences. Quelle terrible responsabilité ! pouvoir rendre à des âmes la vie, et par sa faute, leur donner le coup qui, à tout jamais, les précipite dans la mort. Travaillons donc, pour donner à ces âmes, non pas seulement des notions exactes et sèches, mais « efforçons-nous, comme dit un contemporain, de faire vivre la vérité sous

leurs yeux, de la leur montrer dans toute sa beauté, et, par suite, de la leur rendre aimable. Pour cela, il faut, non seulement la pénétrer, mais aussi et surtout, s'en pénétrer. » Il faut acquérir des idées, des connaissances, c'est là notre tâche principale. Gœthe a exprimé la même pensée dans ce vers :

« Wer vieles bringt wird manchem etwas bringen! ».

Cependant, quelle que soit l'importance de cette préparation intellectuelle ; si vous n'y joignez l'apostolat, elle ne devient qu'un travail égoïste.

Chers amis, vous êtes les champions de la vérité, et c'est par vous que la bonne pensée viendra dissiper la déplorable nuit, où sont plongées en grande partie, nos populations ouvrières et campagnardes ; c'est vous qui tendrez une main amie, à ces pauvres victimes du doute, dont je vous ai parlé plus haut ; c'est vous, enfin, qui éclairerez les victimes du libéralisme, les plus à plaindre, peut-être.

Mais pour accomplir cette mission, chers amis, vous en conviendrez, il faut un véritable courage, car nous vivons à une époque critique, à une époque où l'on se moque de tout, de la vertu comme de la vérité, à une époque où l'ordre social et religieux sont menacés de toutes parts, comme si une nouvelle ère allait s'ouvrir. Et, si l'on n'a pas le courage de ses opinions et de ses amitiés, nous n'exercerons aucune influence. Tôt ou tard, il vous faudra combattre, pour vous faire une place au soleil, et ce jour là, si vous reculez, vous tomberez à jamais, dans le « *Vulgum pecus* » C'est à nous tous, mes amis, que s'adressent les beaux vers qu'un poète Suisse, le P. Gall Morell, écrivait dans le journal d'un étudiant.

— « Nur die Flügel kühn geschlagen,  
Mut wird dich zum Ziele tragen ! »

Eh bien, ce courage, vous l'aurez. Quand vous serez engagés dans la lutte acharnée que l'ignorance et la mauvaise foi livrent à la vérité et à la vertu, Fils de l'Eglise catholique,

souvenez-vous de Benoît Fontana, le héros de la Malserheide, comme lui, retenez le sang qui jaillira des nombreuses blessures, que vous aurez faites les moqueries et les calomnies de vos adversaires, et comme lui, dites : « En avant, confédérés! » Il ne s'agit pas seulement de sauver la liberté et la patrie, mais ce qu'il y a de plus sacré pour un chrétien sur cette terre : sa foi et sa religion. N'hésitez jamais, en face de l'ennemi, dites franchement votre manière de penser, et soyez certains, qu'au fond du cœur, les railleurs seront bien vite de votre côté. Mes amis, nous sommes tous Suisses et Catholiques ! Soyons-le franchement, courageusement, dans la défense de ceux que nous aimons, et des causes qui nous sont chères. Soyons en même temps, les champions de cette bonne pensée qui doit illuminer la nuit profonde de l'intelligence, où sont plongés un grand nombre de nos frères. Nous contribuerons ainsi, pour notre part, au relèvement moral de la patrie, et nous gagnerons des cœurs à l'Eglise ; car, la vaillance est en Suisse une irrésistible séduction.

A. VILLARS, étud.